



Rosa
Montero

**Le roi
transparent**

Métailié



BIBLIOTHÈQUE HISPANIQUE

LE ROI TRANSPARENT

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Territoire des barbares, 2002

La Folle du logis, 2004

La Fille du cannibale, 2006

Rosa MONTERO

LE ROI TRANSPARENT

*Traduit de l'espagnol
par Myriam Chirousse*

Éditions Métailié
5, rue de Savoie, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2008

Titre original : *Historia del Rey Transparente*

© Rosa Montero, 2005

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2008

ISBN : 978-2-86424-634-3

ISSN : 1264-3238



“La lumière se lèvera dans les ténèbres.”

Isaïe 58, 10

Je suis femme et j'écris. Je suis plébéienne et je sais lire. Je suis née serve et je suis libre. J'ai vu dans ma vie des choses merveilleuses. J'ai fait dans ma vie des choses merveilleuses. Pendant un temps, le monde fut un miracle. Puis l'obscurité est revenue. La plume tremble entre mes doigts chaque fois que le bélier cogne contre la porte. Un solide portail de métal et de bois qui ne tardera pas à voler en éclats. Des hommes de fer lourds et sales s'entassent à l'entrée. Ils viennent nous chercher. Les Bonnes Femmes prient. Moi, j'écris. C'est ma plus grande victoire, ma conquête, le don dont je me sens le plus fière. Et même si les mots sont dévorés peu à peu par le grand silence, ils constituent aujourd'hui ma seule arme. L'encre tremble dans l'encrier au gré des coups, elle aussi apeurée. Sa surface se ride comme celle d'un petit lac ténébreux. Mais voilà qu'elle se calme étrangement. Je lève la tête dans l'attente d'un assaut qui ne vient pas. Le bélier s'est arrêté. Les Parfaites aussi ont cessé le bourdonnement de leurs prières. Serait-ce que les croisés ont pu entrer dans le château ? Je me croyais préparée à cet instant mais je ne le suis pas : mon sang recule tout au fond de mes veines. Je pâlis, tout entière transie par le froid de la peur. Mais non, ils ne sont pas entrés : nous aurions entendu le fracas de la porte qui se brise, l'effondrement des sacs de terre dont nous l'avons renforcée, les pas rapides des prédateurs montant l'escalier. Les Bonnes Femmes écoutent. Moi aussi. Les hommes de fer cliquettent sous les meurtrières de notre forteresse. Ils se retirent. Oui, ils sont en train de se retirer. Le soleil est sur le point de disparaître et ils préfèrent sans doute savourer leur victoire à la lumière du jour. Ils n'ont pas besoin de se hâter : nous ne pouvons pas nous enfuir et il n'existe plus personne qui puisse nous aider. Dieu nous a accordé une nuit de plus. Une longue nuit. J'ai toutes

les bougies de la réserve à ma disposition, puisque nous n'allons plus en avoir besoin. J'en allume une, j'en allume trois, j'en allume cinq. La pièce s'illumine d'une belle clarté de palais. Et dire que nous avons passé tout l'hiver dans le noir pour ne pas les gaspiller! Les Bonnes Femmes recommencent à marmotter leur Notre-Père. Je trempe ma plume dans l'encre paisible. Ma main tremble tant que j'y déchaîne des vagues.

Je me revois en train de labourer le champ avec mon père et mon frère, il y a si longtemps qu'on dirait une autre vie. Le printemps nous talonne, l'été se rue sur nous et nous sommes très en retard pour les semailles : cette année, non seulement nous avons dû labourer en premier les champs du seigneur, comme d'habitude, mais il a fallu aussi réparer les fossés de son château, faire provision de vivres et d'eau dans les tours, étriller ses puissants chevaux de bataille et débroussailler les prés autour de la forteresse afin d'éviter que les archers ennemis puissent s'y embusquer. Nous sommes de nouveau en guerre et le seigneur d'Aubenac, notre maître, vassal du comte du Gévaudan, qui est à son tour un vassal du roi d'Aragon, lutte contre les troupes du roi de France. Mon frère et moi, nous nous pressons contre le harnais et nous tirons la charrue de toutes nos forces, pendant que père enfonce dans le sol rocailleux notre précieux soc, cette lame de métal qui nous a coûté onze livres, plus que ce que nous gagnons en cinq ans, et qui constitue notre plus grand trésor. Les lanières de chanvre tressé s'enfoncent dans nos chairs malgré les plastrons de feutre que nous avons mis pour nous protéger. Le soleil est déjà très haut sur nos têtes, presque au zénith de la sixième heure. Pour tirer la charrue, je dois rentrer ma tête entre mes épaules et je regarde le sol : des mottes de terre jaune desséchées et une chaleur de marmite. Le sang bat dans mes tempes et j'ai la tête qui tourne. Je tire et je tire, mais nous n'avancions pas. Nos halètements sont étouffés par les hurlements et les cris d'agonie des combattants : dans le champ d'à côté, tout près de nous, c'est la guerre. Depuis trois jours, quatre cents chevaliers se battent les uns contre les autres dans une lutte sans merci. Ils arrivent le matin au lever du jour, avides de s'entretuer, et se blessent et se taillent en pièces toute la journée avec leurs

terribles épées pendant que le soleil traverse la voûte du ciel. Puis, quand la nuit tombe, ils s'en vont en titubant manger et dormir, prêts à revenir le lendemain.

Jour après jour, tandis que nous égratignons la peau ingrate de la terre, ils arrosent de leur sang le champ voisin. Les destriers éventrés tombent avec des cris d'angoisse semblables à ceux des cochons que l'on tue et les chevaliers sous le même drapeau s'empressent de porter secours au guerrier abattu, si vulnérable au sol, pendant que ses aides lui apportent un autre cheval ou parviennent à désarçonner un ennemi. La guerre est un fracas, un tumulte impossible : les hommes de fer rugissent en assénant leurs coups, peut-être pour se donner du courage ; les blessés gémissent, piétinés ; les chevaliers hurlent de rage et de douleur quand l'acier brûlant les ampute d'une main ; les boucliers se heurtent dans un éclat métallique ; les chevaux piaffent ; les armures grincent et s'entrechoquent.

Antoine et moi tirons la charrue, père arrache une pierre du sol en lâchant un juron et eux, ici à côté, se tuent et se mutilent. L'air sent le sang et l'agonie, les viscères béants, les excréments. Quand le jour s'achève, les gestes des guerriers se font beaucoup plus lents, leurs cris plus étouffés, et au-dessus de la masse bigarrée de leurs corps s'élève une brume de sueur. Je vois ondoyer le drapeau bleu du seigneur d'Aubenac et l'oriflamme écarlate à quatre pointes des rois de France : ils sont sales et déchirés. Je vois les blessures monstrueuses et je peux distinguer les visages décomposés, mais je ne ressens pas la moindre compassion. Les hommes de fer sont tous les mêmes : voraces, brutaux. Dans cette souffrance qui flotte dans l'air, il y a beaucoup de douleur à nous.

– Qu'ils se tuent tous, souffle mon frère.

Ça m'est égal, qui gagnera cette bataille. Sous le roi d'Aragon ou le roi de France, notre vie sera toujours une misérable cage. Pour le seigneur nous ne sommes que des bêtes domestiques, et pas des plus appréciées : ses dogues, ses destriers et même ses palefrois sont bien plus aimés. Nous devons travailler les terres du maître, réparer ses chemins et ses ponts, nettoyer ses chenils, laver son linge, couper et charrier le bois pour ses cheminées, mener paître son troupeau et le faire

passer dans les champs seigneuriaux afin qu'il les fertilise de ses excréments. Nous devons payer la dîme et les rançons d'Aubenac et de ses hommes lorsqu'ils sont vaincus dans leurs stupides tournois. Nous devons payer l'adoubement de ses fils et les noces de ses filles, et verser un impôt spécial pour les guerres. Le moulin, le four et le pressoir sont au maître, qui nous fait payer au prix fort chaque fois que nous allons y moudre notre grain, y cuire notre pain ou y presser nos pommes pour faire du cidre. Nous ne pouvons même pas nous marier ou mourir tranquillement : il faut payer le maître pour tout ça. Je ne connais pas un seul vilain qui ne hâisse son seigneur, mais nous sommes des bêtes craintives.

– C'est pas de la peur, c'est du bon sens, dit père chaque fois qu'Antoine et moi nous n'en pouvons plus. Ils sont beaucoup plus forts. Vous avez vu ce qui se passe quand on se révolte.

Oui, nous l'avons vu. Chaque année, il y a une révolte paysanne dans la contrée. Chaque année, une poignée d'hommes croit mériter une vie meilleure et être capables de l'obtenir. Chaque année, des têtes finissent plantées en haut des piques. On se souvient encore de l'histoire de Jean le Bûcheron, un serf du seigneur de Tressard, dans les terres de l'autre côté de la rivière. Jean était jeune et on raconte qu'il était beau : mon amie Mélanie l'a vu passer un jour et dit qu'il avait les yeux bleus, le cou comme un tronc d'arbre et les lèvres juteuses. Jean parlait bien et avait entraîné de nombreux hommes avec lui. Ils s'étaient réfugiés dans les bois et avaient résisté assez longtemps : quelques semaines. Ils avaient réussi plusieurs échauffourées et tué un ou deux chevaliers, et mon père attachait mon frère la nuit pour qu'il ne s'enfuie pas et n'aille pas les rejoindre. Pendant un temps, tout avait semblé possible. Mais les paysans ne sont pas de taille face aux hommes de métal. Les guerriers sont venus et les ont massacrés. Ils ont capturé Jean et, pour s'en moquer, ils lui ont ceint le front d'une couronne de fer rouge, en le proclamant roi des vilains. Peut-être qu'un des chevaliers qui s'éventrent maintenant à côté a assisté à ce supplice, peut-être qu'il a ri aux souffrances du plébéien. Qu'ils se tuent tous dans leurs batailles absurdes.

– Mieux vaut arrêter, dit père, essoufflé, en s'appuyant sur la charrue. Rentrons à la maison.

Je sais pourquoi il dit ça et je sais ce qu'il pense. Dans le champ voisin, le combat languit. Les hommes de fer lèvent leurs épées avec une lenteur épuisée et donnent des coups maladroits. Il ne reste plus beaucoup de chevaliers et ils sont tous blessés : des festons de sang coagulent sur leurs heaumes cabossés. La guerre est sur le point de s'achever, cette petite guerre parmi tant d'autres, et il n'y a rien de plus dangereux que la superbe d'un chevalier victorieux ou la peur d'un chevalier vaincu. Mieux vaut filer hors de leur vue, nous retirer pour le moment de ces terres de mort, comme des bêtes domestiques mais prudentes.

Nous ramassons soigneusement le soc de la charrue et nous l'enveloppons dans nos plastrons de feutre rigides et trempés de sueur. La brise rafraîchit ma poitrine à travers ma chemise humide et je tressaille. Bien que nous marchions lentement, alourdis par le poids de la charrue, nous sommes vite assez loin. On entend encore le cliquetis de ferraille des combattants mais l'air ne sent plus la putréfaction. En arrivant sur la route de Mende, nous croisons Jacques.

– La bataille continue? demande-t-il.

– Elle finira bientôt.

Jacques a quinze ans, comme moi, et nous nous marierons l'été prochain, dès que nous aurons réuni les dix sous qu'il faut payer au maître pour la noce. Jacques appartient lui aussi au seigneur d'Aubenac, c'est obligé, et nous nous connaissons depuis que nous sommes enfants. Jusqu'à ce que nous construisions notre maison, nous irons vivre avec père et Antoine. Mère est morte en couches il y a longtemps, avec la petite fille qui l'a tuée. Quatre autres frères et sœurs sont morts aussi. Aucun d'eux n'a vécu assez longtemps pour avoir un nom, sauf une, Estelle, qui était si belle que quelqu'un lui a jeté un sort, malgré les cendres dont mère noircissait son visage pour la protéger de la jalousie.

– Tu viens à la rivière? me demande Jacques.

Je regarde père en lui demandant la permission. Je le vois qui fronce les sourcils, il n'aime pas ça, je dois rentrer à la

maison et préparer le repas, et puis il a peur que j'aïlle par les chemins seule et sans défense juste maintenant, avec cette guerre si proche. Mais il sait aussi que c'est le printemps, que j'ai quinze ans, que Jacques m'aime, que l'après-midi sent bon l'herbe tendre et qu'il y a peu de moments doux dans la vie.

– D'accord. Mais ne traîne pas.

Je les vois se remettre en route vers la maison, portant la charrue comme deux scarabées, et je me sens la tête et les pieds légers. Je fais quelques pas de danse sur le chemin et Jacques me prend dans ses bras et me soulève.

– Arrête, arrête, brute... je proteste avec la colère feinte de la coquetterie.

Mais Jacques me serre contre lui, m'embrasse et me mord le cou.

– Tu as un goût salé...

– J'ai beaucoup transpiré. Allons nous baigner.

Nous courons à travers champs jusqu'à notre bassin dans le Lot et nous entrons dans la rivière tout habillés. Le soleil couchant braille sur la surface et jette des étincelles d'or dans les éclaboussures. Je barbote dans la rivière et je laisse dans l'eau la poussière et la sueur et le souvenir poisseux du sang des guerriers, toute cette férocité et cette douleur, ces corps lacérés et meurtris. Mon corps à moi est sain et jeune, et il est intact. Au sortir de l'eau, nous grimpons sur le talus et nous nous asseyons tout en haut, sur l'herbe tendre. Ma chemise mouillée rafraîchit les écorchures que le chanvre a laissées sur mes épaules. Les champs s'étendent sous nos yeux, immobiles et sereins, dorés et verdoyants, couronnés par un ruban de couleur violette que la fin du jour peint sur l'horizon. J'arrache une poignée d'herbes et leur suc parfumé me colle aux doigts. À côté de moi, tout près, mon Jacques sent lui aussi le pelage mouillé et cette odeur acre et chaude que je connais si bien. Il n'est pas beau, mais il est fort et il est intelligent et il est bon. Et il a des dents propres et magnifiques, et cette odeur si délicieuse de son corps. Sur une branche proche, une pie à grosse poitrine blanche me regarde et me fait un clin d'œil. Je sais qu'elle est en train de me dire que la vie est belle. Peut-être qu'elle a raison, peut-être que la vie pourrait être toujours aussi

belle. Les moines disent que ce monde est une vallée de larmes et que nous sommes nés pour souffrir. Mais je ne veux pas les croire.

– Nous devrions apprendre à guerroyer.

– Quoi ?

– Je dis que nous devrions apprendre à nous battre et à manier l'épée et tout ça.

– Qui ? dit Jacques en se redressant sur un coude et en me regardant avec stupeur.

– Nous. Les paysans. Et l'arc, l'arc est très important. On dit que les Bretons des îles ont un nouvel arc qui est redoutable.

– Et toi, comment sais-tu ça ?

– Je l'ai entendu dire au moulin.

– Tu es folle, Léola. Où allons-nous trouver des armes si nous n'avons même pas de quoi nous payer une charrue ?

Je contemple l'horizon. Une brume épaisse efface peu à peu le ruban violet. C'est le brouillard de la fin du jour, l'haleine humide de la terre avant de s'endormir. Derrière cette brume s'étend le monde. Des champs et des champs que je ne foulerai jamais.

– Qu'y a-t-il au-delà ?

– Que veux-tu qu'il y ait ? Les terres du seigneur de Tressard.

– Et au-delà ?

– D'autres terres et d'autres seigneurs.

– Et au-delà ?

– Au-delà, très loin, il y a Millau.

– Tu n'aimerais pas aller voir ?

– Millau ? Je ne sais pas. Peut-être, oui. Mon père y est allé une fois. Il dit que c'était pas terrible, que notre Mende est bien plus grand et bien mieux. Si tu veux, quand nous serons mariés, nous pourrons y aller... Père a mis trois jours pour y arriver.

– Je ne te parle pas de Millau. Je te parle de tout. Tu n'aimerais pas tout voir ? Toulouse, et Paris, et... tout.

Mon Jacques éclate de rire.

– Tu dis de ces choses, Léola... Tu veux donc être un moine errant ? Ou un guerrier ? Tu ne préfères pas être ma petite vache ?

Il roule jusqu'à moi, froid et mouillé, et me caresse le ventre de ses mains calleuses. Et j'aime ça. Oui, je veux être sa petite vache. Je veux rester ici avec lui, et m'ouvrir à lui, et enrouler mes jambes autour de ses hanches. Je veux avoir des enfants avec lui et vivre la belle vie annoncée par la pie. Mais je sens dans ma poitrine le poids d'une petite peine, une peine étrange, comme si je regrettais des champs que je n'ai jamais vus et des choses que je n'ai jamais faites, des cioux que je ne connais pas, des rivières dans lesquelles je ne me suis pas baignée. Il me semble même que je regrette un Jacques qui n'est pas Jacques. Je l'écarte d'une bourrade.

– Arrête. Pas maintenant. Nous n'avons pas le temps. Et puis regarde ce brouillard qui est en train de monter.

L'horizon est couvert d'une brume épaisse et le soleil descend rapidement vers la frange voilée. Nous ne l'avons jamais fait, Jacques et moi. Nous nous sommes touchés, nous nous sommes embrassés et nous connaissons nos corps, mais nous ne sommes jamais allés jusqu'au bout parce que c'est pécher. Évidemment, comme nous allons nous marier cet été, je crois que je finirai bientôt par lui ouvrir mes cuisses : ça sera pécher, mais bien moins. Mais nous ne le ferons pas aujourd'hui, pas maintenant. Père et Antoine m'attendent et la nuit approche. La nuit ténébreuse et dangereuse, les heures sombres des âmes. La nuit, le monde appartient aux morts, qui sortent de l'enfer pour nous tourmenter. Personne ayant toute sa tête ne voudrait rester dehors lorsque la nuit vient.

Jacques m'enlace encore et me serre fort, comme on retient une chevrette qui se débat.

– Arrête, je te dis !

– Attends un peu, Léola, on rentre tout de suite... Écoute, oui il y a un endroit que j'aimerais bien connaître... On l'appelle Avalon et c'est une île où ne vivent que des femmes.

– Quelle bêtise ! Tu dis ça pour que je reste encore un peu.

– Non, c'est vrai. J'ai entendu un jongleur en parler à la foire de Mende. On l'appelle aussi l'île aux Pommiers et l'île Fortunée... parce que c'est un endroit merveilleux, gouverné par une reine pleine de sagesse et de beauté, la meilleure reine qui ait jamais existé. Il y a dix mille femmes qui vivent

avec elle et qui ne connaissent ni l'homme ni les lois de l'homme...

– Ah, coquin, c'est pour ça que tu veux y aller...

Malgré moi, je suis intéressée. Voilà ce qui me plaît le plus chez lui : il sait raconter les choses et il sait m'intéresser. Je reconnais dans ses paroles les paroles du jongleur, car Jacques a bonne mémoire.

– Les femmes portent des vêtements somptueux et des mantes de soie brodées d'or, et la terre fleurit toute l'année comme au mois de mai. Dans l'île d'Avalon n'existent ni la mort, ni la maladie, ni la vieillesse. Les fruits sont toujours mûrs, les ours doux comme des colombes et on a pas besoin de tuer les animaux pour manger.

Ma pie serait très heureuse dans un tel royaume.

– Et où est-elle, cette île ?

– Très loin, chez les Bretons, dans la froide mer du Nord. Mais, comme je te le disais, à Avalon c'est toujours le printemps.

Ses mains se sont posées sur mes seins et ses doigts rugueux grattent mes tétons. Et j'aime ça. Je fais un effort pour le repousser encore.

– Arrête, Jacques. Pour de vrai, il est très tard.

Je me lève, mais lui reste assis sur le talus. Il contemple quelque chose au loin et fronce les sourcils.

– C'est pas juste du brouillard, Léola. C'est de la fumée. Regarde.

Il a raison : partout l'horizon est noirci de sombres panaches de fumée. Le monde est en train de brûler. Je pense aussitôt aux guerriers et à leur fureur implacable.

– Mon Dieu ! Qu'est-ce qui se passe ?

Jacques prend ma main et nous nous mettons à courir vers ma maison. Nous sentons d'abord l'odeur du brûlé, puis le vent nous apporte des lambeaux de fumée et nous voyons les premiers champs incendiés, les arbres fruitiers qui flambent comme des torches. Un martèlement de sabots nous alerte et nous sautons hors du chemin juste à temps pour éviter d'être piétinés : deux hommes de fer passent au galop près de nous, des torches à la main.

– Ce sont les nôtres. Ils portent les couleurs d’Aubenac.

Nous poursuivons notre chemin, les yeux irrités par la fumée. Jacques me traîne derrière lui : mes jambes sont lourdes comme des pierres et j’ai mal au côté quand je respire. Je n’ai jamais autant couru de toute ma vie, et pourtant j’arrive trop tard. Je vois ma maison : la basse-cour est en flammes. Je pense à mon goret, à ma petite chèvre. Devant la porte, un groupe de soldats et un chevalier. Les soldats sont en train de retenir Antoine qui tente de leur échapper. A côté de lui, père, tenu par deux hommes.

– Le maître ne peut pas nous faire ça ! gémit-il.

– C’est la guerre, répond le chevalier. Une grande bataille se prépare, nous nous replions vers le château du comte du Gévaudan et nous avons besoin de tous les hommes. Tu sais que tu te dois à ton seigneur.

– Et les champs, les vignes, nos animaux ? Nous allons mourir de faim !

– Nous ne pouvons rien laisser à l’ennemi.

Juste à ce moment, les soldats nous aperçoivent. L’un d’eux montre Jacques :

– Un autre, là !

Jacques me lâche et se met à courir. Mais il est fatigué et même les pieds les plus forts et les plus agiles ne peuvent rien contre les sabots d’un cheval. Le guerrier galope derrière lui et le frappe à la tête du pommeau de son épée. Jacques s’effondre. Je cours vers lui et j’arrive un instant avant les soldats.

– Va-t’en, Léola, va-t’en ! Tu ne peux rien faire, cache-toi ! murmure-t-il à demi étourdi en essayant de se relever.

Je prends sa tête, j’embrasse ses joues, je le serre contre ma poitrine comme un petit enfant. Je suis en train de pleurer. A côté de moi, l’homme de fer semble très grand et très sombre sur son énorme cheval de bataille. Je le regarde d’en bas : il a un visage fin et des yeux couleur de raisin. Il a un visage de pierre sans émotions. Il plante ses beaux yeux sans cœur dans les miens et dit d’une voix calme :

– C’est la guerre.

Les soldats arrachent Jacques d’entre mes bras et le soulèvent. Alors, je reviens à moi : d’un coup brusque, je me libère